

En voie d'extinction.

Je ne sais pas comment cela va finir mais je sais comment cela a commencé.

Il fait nuit et je ne dors pas. Les jours s'entremêlent, le rythme n'est que léthargie et je suis toujours là. Mes yeux balayent le plafond et je tente désespérément d'y accrocher des souvenirs. J'ordonne à mes pensées de suivre un fil pour tenter de comprendre ce qui n'a pas été. Petit à petit des images se dessinent. La douceur d'un âtre, une main sur mon épaule et des sourires gorgés de lumière. Une plénitude m'envahit par la simple évocation de ces madeleines quand soudain, s'impose une autre image, glaciale, sinistre, oppressante. Je tente d'arracher cette chimère. En vain. Elle est toujours là, accolée à mes rétines. Mon cœur s'emballa et j'entends des hurlements effroyables, stridents. D'où sortent-ils ? Je me bouche les oreilles pour éviter que ces pics sonores viennent me perforer, lorsque je comprends qu'ils ne sont pas étrangers, mais émanent du plus profond de mon être. Quelqu'un entre dans la pièce. Cette personne m'appelle par mon prénom. J'ai peur jusqu'à ce qu'une douce et lente chaleur s'immisce dans mon corps. L'instant d'après n'est que silence, vide, noir... le néant.

Voilà plusieurs années que le monde se bat contre un ennemi invisible qui a imposé sa présence et dicté sa loi. Combien de temps cela fait-il ? Je ne sais plus mais à certaines périodes, même ritournelle : confinement rimant avec repli, parfois solidarité mais souvent avec isolement. Mon compagnon de fortune Platon, félin rouquin, est le seul qui a survécu à mes côtés. Mon couple n'a pas résisté à la proximité, à mes humeurs changeantes et au quotidien si routinier. Depuis, je ne sors plus. L'extérieur m'opprime, m'agresse. À l'intérieur de ma prison dorée, les heures s'égrènent, les jours s'écoulent et les semaines tarissent sans ardeur, sans saveur. Je m'épuise à supporter ce flot temporel qui suit le même et incessant va et vient. Je me saoule de ce rythme sans goûter à l'ivresse. Je m'éteins petit à petit sans faire de bruit. Je ne manque pourtant pas de conseils avisés de la part de mes proches, tous prônant l'action, le mouvement, l'initiative : « Pourquoi tu ne ferais pas un blog ? La fille de Monique, elle en a créé un et ça l'occupe ». « J'ai vu un super site pour faire du Pilate. Ça va te faire du bien ». « T'as qu'à faire du tri. Y paraît que trier nettoie l'esprit ». L'inaction est honnie, le spleen proscrit et la culpabilité me terrasse. Disciplinée et résignée mais sans énergie, j'attaque l'intérieur de mes tiroirs.

Au milieu de rubans, vieux tickets de cinéma et caramels périmés, je découvre des objets d'un autre temps : cartes postales, lettres et photos. Je me mets à flâner de Strasbourg à St Paul de Vence, de Concarneau à Valence, de Rome à Lisbonne, de Paname à Amsterdam. J'erre de souvenirs en souvenirs lorsque mon regard se pose sur un cahier à spirales. Je l'ouvre et de là s'échappent des mots. Tels des papillons prisonniers des feuillets, ils se libèrent en s'envolant jusqu'à ma vue. Je lis des poèmes, des histoires, mes pensées que j'avais écrites il y a quelques années. Je souris à la redécouverte de ces nombreuses lignes, à la naïveté des mots. J'ai parfois les larmes aux yeux et des frissons dans tout le corps.

Vient alors une envie de poursuivre l'écriture. J'abreuve mon stylo et je noircis les pages suivantes à l'encre noire. Une certaine sérénité m'envahit grâce à ce flot calligraphique qui ne cesse de s'écouler. La soirée se passe. Je mange un reste de soupe puis vais me coucher, apaisée.

Le lendemain, après mon muesli maison et une douche revigorante, je reprends l'exercice manuscrit. Je décris ce que je vis, mes angoisses, ma solitude, ma rage. Je n'entends même plus la sonnerie de mon téléphone qui ricoche contre les murs de mon appartement. Je suis dans une bulle où j'écris, où je revis. Je reprends mon souffle puis je replonge quand, tout à coup, j'arrive au bout. C'est le précipice : plus de papier. Je fouille dans tous les recoins de mon appartement pour mettre la main sur un cahier, un bloc, des feuilles. Rien. Cela me paraît impossible et pourtant pas la moindre rame de papier à l'horizon. Je me rue sur mon ordinateur et parcourt plusieurs sites pour en commander. En réponse, je lis à chaque fois : *en rupture de stock*. Je ne comprends pas. Je prends à la hâte un manteau et me rue vers la porte d'entrée. Je m'arrête. Net. Cela fait tellement longtemps que je ne suis pas sortie. Je tremble en saisissant la poignée. Ma respiration est saccadée. Je ne me sens plus capable de m'extraire de mes quatre murs sécurisés. J'en ai la nausée. J'ouvre fébrilement. Passe un pied, puis l'autre et sort sur le palier. L'extérieur se dresse devant moi. Imposant. Menaçant. Paralysée, je ne peux plus faire un pas. Très vite, je regagne les bras de mon antre. Je referme la porte. Je pleure, j'enrage contre moi et m'endors après avoir avalé plusieurs verres de Chablis sur mon canapé.

Après un sommeil agité, un café serré et une aspirine, je poursuis mes recherches. Je scrute plusieurs sites de librairies. Rien. Je téléphone. Un vendeur m'informe que le papier est en voie d'extinction. « Vous n'étiez pas au courant ? » Je téléphone à une grande surface. On me donne la même réponse. Le seul papier dont les rayons sont abreuvés, est celui que l'on nomme communément papier WC. J'appelle mes amis qui tentent de contrer mon énervement en faisant quelques plaisanteries. Je n'ai pas envie de rire. Ils ne comprennent pas mon tourment. L'écriture est devenue besoin. L'après-midi, Rosie, ma voisine vient s'enquérir de mes nouvelles. J'ouvre la porte et elle reste sur le palier. C'est un rituel que nous avons aménagé depuis le début de la crise sanitaire. Je lui partage ma quête de la journée et mon indignation. Mon histoire lui évoque un vague souvenir : l'an passé, à la même époque, l'ami d'une amie avait eu ce même type de réflexion. Cet homme se prénommant Sylvain, avait même créé un petit groupe : « *Des bobos, des pseudos résistants* ». Je demande à Rosie si elle a son numéro. Elle me répond par la négative mais envoie directement un sms à son amie. Rapidement, un bip salvateur résonne et Rosie me dicte les chiffres. Elle s'en va, fière d'avoir accompli une mission. Le numéro est là devant mes yeux. J'hésite. Je tourne en rond, quand, enfin, je me lance. L'entretien téléphonique dure quelques minutes et Sylvain me propose une rencontre le lendemain soir. Chez lui. Je n'ai pas eu le courage de lui dire non.

17h. Le lendemain du coup de fil. Je n'ai pas dormi de la nuit et la journée est passée à vive allure. Je fais les cent pas avec cette incessante question : vais-je réussir à sortir ?

Je me prépare pour affronter la porte qui me sépare du dehors. Je suis David, elle est Goliath. Je me parle. Je me rassure. Je m'encourage. Malgré quelques vertiges, je lutte pour ma sortie. Elle est pénible, lente, complexe mais petit à petit, je réussis à m'extraire. Je suis de l'autre côté. D'autres épreuves se succèdent quand, enfin, j'arrive péniblement à l'adresse indiquée. Ça tient du miracle. Je pose mon index sur la sonnette. J'appuie. De l'autre côté, j'entends des pas qui s'approchent. La porte s'ouvre et je découvre un homme, la cinquantaine avancée, quelques cheveux grisonnants sur les côtés m'invitant à entrer avec un large sourire. « June, je présume ? » Je le suis jusqu'à une pièce, où plusieurs personnes sont assises par terre devant une grande table basse. On se présente, on se salue, on se sourit. Je parcours l'assemblée des yeux. Onze personnes, onze voix : des jeunes, des moins jeunes, des femmes, des hommes. Ça parle, ça rit. Je suis émue. Les effluves d'un plat mijoté embaument la pièce. Une femme me tend une assiette garnie. Ça sent, ça goûte, ça vibre l'amitié, une famille qui se choisit. Je me sens reconnectée à la vie.

Plus tard, Sylvain se pose à côté de moi, me demande pourquoi j'ai décidé de venir jusqu'à eux. Je m'explique. Il abonde silencieusement dans mon sens. J'ai l'agréable sensation d'exister. Il me confie que de nombreuses rames de papier se trouvent dans un entrepôt à la sortie de la ville. Qu'elles ont été réquisitionnées et mises en quarantaine au nom de la santé publique. Qu'avec d'autres du groupe, ils vont les reprendre pour colorer de messages les murs de la ville. « Tu es des nôtres ? » Je n'hésite pas.

Le casse a lieu une semaine après. Cette fois-ci, la sortie de mon appartement a été moins pénible. Le soir venu, nous sommes quatre. Un à l'extérieur, trois à l'intérieur. Étonnamment, je suis sereine. Je sens que je suis à ma place. La fouille de l'entrepôt est rapide. Nous repérons notre trésor, nous le portons dans le ventre de notre camionnette et filons heureux de notre pêche. À la maison de Sylvain, les autres nous ont préparé une fête. On se félicite, on danse, on chante, on boit, on rit. L'ivresse m'envahit ainsi qu'un sentiment de liberté. Tout redevient possible.

Les jours suivants, la bande ne se réunit pas par prudence. J'ai apporté quelques lingots dans mon nid. J'effleure la première feuille et je la sens : des parfums de sable, de pin ou de terre. Je n'ose pas recouvrir ces pages immaculées mais vient rapidement le besoin de sortir de moi tous les maux anciens et la joie récente de ces derniers jours. Mes résistances lâchent. La cadence manuscrite est de plus en plus vive jusqu'à ce que la fatigue et des crampes m'assaillent. J'arrête pour aujourd'hui.

Dix-sept jours après le casse. Je reçois un message. Sylvain a donné rendez-vous à la bande. Dix-sept jours et douze cœurs battant qui se retrouvent. On se raconte les derniers jours, les affichages à destination de la population. L'ambiance est bon enfant quand soudain des coups sont assénés contre la porte d'entrée. Un courant d'air froid s'immisce

dans la maison sans y avoir été invité. Avant que Sylvain n'ouvre, un grand fracas se fait entendre : des êtres masqués brisent la candeur de la soirée. L'un d'eux prend la parole et nous jette en pâture le numéro d'un arrêté, stipulant l'interdiction de se réunir après 23h. Il est 23h17. Peu après, une autre voix s'élève demandant *au chef* de le rejoindre. Sylvain dépossédé de son antre, s'indigne. Il est rapidement rabroué. Très vite, les hommes masqués trouvent notre trésor et le chef gonflé d'orgueil, ordonne l'enlèvement des feuilles de papier sous prétexte d'une possible contamination. Sylvain tente une ultime résistance mais un garde le contraint et le mobilise à terre. Ni une ni deux, le restant de la bande souffle un vent de révolte. Mais notre soulèvement est trop vite maîtrisé. Nous sommes à terre quand s'élève doucement le murmure d'une chanson d'un autre temps. Tour à tour les camarades et moi-même donnons du corps à la mélodie où les paroles évoquent un chiffon rouge et une fleur couleur de sang. Je me sens tellement liée à ces onze autres vies.

Une heure après, je suis emmenée chez moi pour procéder à une perquisition à cause de ce qui s'est passé chez Sylvain. Les gardes violent mon nid en bousculant mes armoires, mon lit, mes piètres possessions. Ils repèrent rapidement les feuilles de l'entrepôt et s'en emparent. Même chose pour celles que j'avais écrites. Ils les jettent dans un sac sans ménagement. J'assiste impuissante à ce triste spectacle : à chaque feuille enlevée, un bout de moi s'éteint. C'est insupportable. Je me sens brisée, vidée, en voie de disparaître totalement. J'hurle mon désespoir mais mes geôliers me terrassent. Je lutte. En vain. Épuisée, mes cris sont enfouis, ma voix est devenue silence et il ne me reste rien.

Je ne sais pas comment cela va finir mais je sais comment cela a commencé.

Il fait jour. Je suis dans une chambre qui n'est pas la mienne. J'ai la désagréable sensation de flotter. Des gens sont venus me voir à plusieurs reprises. Ils parlaient au-dessus de moi comme si je n'étais pas là. Je suis muselée. Est-ce que j'existe encore ?

La porte s'ouvre. Je me redresse. Un homme s'avance vers moi en souriant. « Bonjour June, je suis le Docteur Millen. Comment vous-sentez-vous ? ». Question d'usage. Il n'attend pas ma réponse et enchaîne sur mon besoin de pause, sur l'importance d'occuper mon esprit. Ses paroles glissent puis s'éloignent. Je n'entends pas. Après son long discours, je lui demande : « où suis-je ? » « A l'hôpital ». « Depuis combien de temps ? ». « Dix-sept jours ». « Comment vont Sylvain et les autres ? » Le regard de l'homme me transperce. Il ne répond pas. Je réitère ma demande. Il s'assoit à côté de moi. Il y a quelque temps, la présence d'un autre être me rassurait. Ici, elle m'est pénible. Le docteur me demande de parler d'eux. Je lui décris Sylvain, sa bienveillance, son accueil. Je lui parle des autres, la famille que j'ai choisie, de notre quête, du casse. Il me demande si je les connais depuis longtemps, je les ai vus à plusieurs reprises. Je lui réponds encore. Il me demande des détails sur la crise du papier. Je lui réponds une nouvelle fois, docilement. Ainsi va notre échange qui dure de nombreuses minutes. Le regard du

docteur change. Il est presque touchant. Il prend une voix douce et me raconte. Il dit que ma voisine m'a entendu crier plusieurs fois. Elle a frappé à ma porte mais comme je ne répondais pas, elle a appelé les secours. Ils m'ont trouvé sur le canapé, extrêmement agitée. Mon appartement ressemblait à un capharnaüm : lettres, photos et amas de papier jonchaient le sol. « June, vous n'avez jamais quitté votre appartement. Je suis désolé mais il n'y a pas de Sylvain, ni qui que ce soit d'autre ». Les mots sont bloqués au fond de ma gorge. Difficilement, je balbutie : « et le papier ? ». Il esquisse un sourire, ouvre le tiroir de la table de nuit et me tend mes feuilles ainsi qu'un carnet et un stylo. « C'est à vous. Vous pouvez continuer d'écrire ce qui vous plaît. Lorsque vous aurez terminé de le remplir, je vous en donnerai un autre ». Piètre récompense pour redevenir soi.

Quelques jours après, je refais quelque peu surface. Je me sens moins fébrile. Je m'assois à un bureau et relis mes feuilles. Au début, ça se tient, c'est même joli mais ensuite c'est la sortie de route, illisible. J'ouvre le cahier vierge. J'essaye de saisir une inspiration. Il me faut un début de phrase. Je commence à couvrir la première page d'une écriture hésitante. Je ne suis pas satisfaite. J'arrache la page. Je reprends mon souffle. Je cherche ma voix. Je me lève. Je me rassois. Les mots sont embrouillés. Je n'y arrive pas. Je me calme. Je respire un grand coup. Je ferme les yeux et les ouvre. Devant moi se dessine une silhouette, puis deux, puis onze profils, onze sourires. Peu importe ce que le médecin m'a dit. Ils existent. J'entends leurs murmures. C'est eux. C'est moi. Des mots apparaissent. Ils sont des étincelles. Ils abreuvent ma flamme, pour écrire, pour ne plus être seule... Pour être ou redevenir simplement moi.